

A l'occasion d'une banale visite de sécurité pour s'assurer du bon état des cloches, une fêlure avait été constatée sur l'une d'entre elles en l'église Saint Thuriau de Berric, charmante petite commune du Morbihan.

Le danger étant réel, les autorités avaient décidé de réduire la cloche au silence. La décision avait été prise rapidement, pour ne pas risquer un accident. La cloche serait descendue du clocher. Elle serait fondue, trente pour cent de sa matière serait conservée, puis refondue avec soixante-dix pour cent de nouveaux matériaux et confondue avec l'ancienne. Après tout, toutes les cloches se ressemblent. De toute manière, on ne demande pas son avis à un objet, encore moins à une chose de 450 kilogrammes de fonte qui se balance au bout d'une corde, comme un pendu dans le vide, offrant toutefois une image et des sons plus joyeux.

Tout ceci n'était pas du gout de la cloche qui n'avait pas envie d'être prise pour ce qu'elle n'était pas. Elle se prénomma Marie-Joseph Guillemette. Elle était vexée et s'indignait en silence du peu de reconnaissance que les habitants et paroissiens du village manifestaient envers elle. A cette époque où l'obsolescence programmée régnait en maître, on la considérait comme une vieille chose, tout juste bonne à recycler. Elle avait le bourdon, tout comme sa sœur, Marie-Bourdon, installée dans la capitale, en la cathédrale Notre Dame de Paris. Quoiqu'en y réfléchissant un peu, sa situation était bien meilleure. Son église n'avait pas brûlé et il lui restait un peu de temps pour trouver une solution ou même quitter le village et son église à la cloche de bois pour aller vivre sa vie de cloche ailleurs.

Son seul espoir avait longtemps résidé dans la modicité des finances de la commune. La rénovation de la cloche nécessitait des moyens que la ville ne possédait certainement pas. Marie-Joseph se disait que, le temps de trouver l'argent nécessaire aux travaux, elle passerait encore quelques années tout en haut du clocher. Mais cette espérance avait été déçue. Le Département et la Préfecture du Morbihan avaient avancé des fonds et une association de défense du patrimoine de Berric avait ouvert un appel aux dons. Certains parlaient même de monter un dossier auprès de la Fondation du Patrimoine. Décidément, le sort s'acharnait contre elle.

Marie-Joseph Guillemette se considérait pourtant comme plus importante qu'un vulgaire objet, presque comme une personne. Depuis presque un siècle, elle était l'âme de l'église. Elle avait été baptisée le 12 mai 1929 dans les règles de l'art. A ses côtés s'étaient tenus son parrain, Monsieur Guillaume Le Jallé, maire de la commune et sa marraine, Madame Le Gouvello de Trémoar. Elle n'était donc pas une chose comme les autres et se considérait plutôt comme un témoin de l'histoire contemporaine, une gardienne des traditions et une conservatrice

Tous les chemins mènent à Rome

du patrimoine, représentative de son terroir. Elle possédait une excellente oreille musicale et un joli brin de voix. Elle vibrait d'un sol dièse attendrissant qui mettait les larmes aux yeux des paroissiennes, surtout pendant la messe du dimanche, lorsqu'elles regardaient avec une adoration divine, le tout jeune Abbé Le Franc, frais émoulu du séminaire, à peine âgé d'une trentaine d'années et doté de longs cils qui lui donnaient un air rêveur.

Parfois Marie-Joseph Guillemette oubliait qu'elle avait été fabriquée dans une fonderie de Villedieu les Poêles et simplement destinée à sonner les heures, les alarmes en cas d'invasion par des troupes ennemies ou encore les rappels à l'heure ou à l'ordre.

Et alors ? Même si elle n'était qu'un objet, elle ne voulait pas finir fondue, ou se transformer en une nouvelle cloche qui ne lui ressemblerait plus. Elle n'avait aucunement l'intention de quitter la commune de Berric dans laquelle elle se sentait très bien. Habitée aux bavardages des uns, aux confidences des autres, aux rumeurs de tous et aux paysages qu'elle observait avec émotion du haut de son clocher.

Elle ne put cependant s'opposer à ce que les administrateurs de la commune avaient décidé. Vint le jour où les ouvriers d'une société des Côtes d'Armor, des bretons du Nord, l'empoignèrent avec d'innombrables précautions, pour la faire descendre du clocher.

Marie-Joseph Guillemette observa d'un œil neuf la place de l'église. Elle jeta un regard circulaire vers les rues de la Croix, du Puits ou du Tilleul. Ses yeux s'attardèrent vers la Mairie dont elle découvrit la façade, n'en connaissant que le toit en raison de la hauteur de vue qui était la sienne en temps ordinaire. C'était immense ! Il est vrai que du clocher tout lui paraissait petit. Elle n'imaginait pas la taille réelle des vallons du nord, des vallées du sud, de tout ce qui dessinait des courbes généreuses dans le paysage. Elle voyait comme des serpentins, les ruisseaux qui, vers l'ouest, s'attardaient vers le golfe du Morbihan, peu pressés de rejoindre la mer et ceux de l'est qui s'en allaient tranquillement vers la rivière de Pénerf, puis l'océan. Parfois, elle devenait sentimentale à force de regarder tourner les moulins, paresser les bocages, ou se dresser la Lande de la Boule du haut de ses cent-vingt-deux mètres. Lorsqu'elle soupirait, les hameaux l'observaient, compatissants.

Marie-Joseph Guillemette se laissa faire. Une fois descendue du clocher, on l'installa dans l'église, à une place d'honneur où chacun pouvait l'admirer en attendant son départ prévu pour le six juin pour une fonderie d'Annecy. Le peu qui resterait d'elle devant revenir le dix-sept septembre dans la commune

Marie-Joseph réfléchit. Elle n'avait pas l'intention d'attendre sans rien faire. Pourtant, il lui était impossible de bouger pour l'instant. Sa demie-tonne ne l'autorisait pas à se déplacer

seule. Et puis avec tous ces gens qui avaient envahi l'église, c'était beaucoup trop risqué. Elle aurait pu en bousculer un ou deux au passage ou même écraser un enfant.

Elle décida donc d'attendre un peu et s'attacha à observer l'intérieur de l'église qu'elle connaissait très peu. Au sol, le plan en croix laissait entrer la lumière par les vitraux colorés. Les pierres chantaient sous la lumière du soleil. Le granit vibrait. L'église était ancienne. Elle datait des quinzième et seizième siècles. Plusieurs fois transformée, elle contenait de nombreuses peintures racontant la vie de Saint Thuriau. Ce dernier était célèbre pour avoir amené au repentir un incendiaire qui avait mis le feu à un monastère, faisant ainsi perdre aux générations futures des livres sacrés et des vases précieux, à présents réduits en cendre. De l'incendie, seul subsistait un missel que saint Thuriau garda fidèlement avec lui. Touché par la grâce divine, l'incendiaire offrit de réparer les dégâts qu'il avait commis. Sept années de pénitence lui furent imposées.

Hum, se dit Marie-Joseph, après avoir regardé attentivement les tableaux montrant les étapes de la vie de saint Thuriau, s'il n'y a rien à espérer des hommes qui veulent me détruire, peut-être y aurait-il quelque chose à attendre d'une miséricorde divine.

Elle observa le Christ, qui, sur sa croix, semblait souffrir et s'ennuyer un peu et engagea la conversation. Anodine les premiers jours, celle-ci finit par devenir plus intime. Ainsi le Christ lui avoua qu'il était un peu jaloux de tous les honneurs qu'elle avait reçus. Les admirateurs se pressaient autour d'elle dans l'église, elle allait bénéficier d'une remise en état. Lui, il attendait, le pauvre, qu'une bonne âme daigne prendre un pinceau et un pot de peinture pour remettre un peu de couleur sur ses jambes dont le rose pâle s'était sérieusement écaillé. Il avait ajouté que Marie-Joseph se tenait au milieu de l'église, en pleine lumière, tandis que lui était relégué dans un coin sombre. Ensuite, il s'était tu, arborant un air triste comme si Dieu lui-même l'avait abandonné.

Marie-Joseph n'aurait jamais imaginé une chose pareille tant elle croyait le fils de Dieu sans défauts d'après ce qu'elle avait lu dans la Bible. Pourtant, il était bon camarade et lui avait la veille soufflé une idée qui ne lui déplaisait pas, afin d'échapper au sort qui lui était réservé.

En entrant dans l'église pour la veillée pascale, le jeune Abbé Le Franc eut un hoquet de surprise. A la place de la cloche, sur l'estrade où se tenait habituellement Marie-Joseph Guillemette, il y avait un grand vide. L'abbé se frotta les yeux, incrédule. Où était-elle passée ? Elle n'avait pas pu s'envoler tout de même !

Il se tourna vers le Christ, posé sur sa croix, et l'observa d'un air suspicieux. Celui-ci resta impassible et fit comme s'il ne savait rien de ce qui avait pu advenir à la cloche.

L'abbé rassembla ses souvenirs de catéchisme et se dit qu'il n'avait pas prêté suffisamment attention à la période qui précédait Pâques. Depuis un long moment, au début du Carême, on avait cessé de faire sonner les cloches. Pendant ce temps de pénitence, les enfants de chœur utilisaient à leur place une crécelle, qui écornait les oreilles des paroissiens. On entendrait à nouveau les cloches sonner, le jour de Pâques, pour annoncer la résurrection du Christ. Pendant ce temps-là, la légende indiquait qu'elles se rendaient à Rome.

L'abbé se tourna vers le Christ :

- Toi qui ne sais pas mentir, dis-moi où elle est.
- Je sais mentir, répondit le Christ, même si je ne dois pas.

L'abbé éleva puis abaissa les bras dans un geste d'incompréhension, surpris par cet aveu et médita les propos de Jésus tout en s'en allant vers la sacristie afin de se préparer pour la veillée qui allait suivre.

A ses paroissiens, il expliqua qu'il ne savait pas absolument pas où était passée Marie-Joseph. Un petit plaisantin risqua qu'il était étonnant que Jésus soit resté et que la sainte famille ne soit plus réunie. L'abbé le fit taire d'un regard. Honteux, celui-ci s'excusa.

Quelques milliers de kilomètres plus loin, Marie-Joseph regardait le soleil sur la place saint Pierre. Au balcon, tout en haut, un homme en blanc bénissait la foule, la ville, le monde et la liberté retrouvée de Marie-Joseph. Elle avait triomphé de ceux qui voulaient l'anéantir, avec l'aide de Dieu, ou de son fils, mais c'était presque pareil.

Elle regrettait un peu d'avoir agi ainsi. Son village de Berric commençait à lui manquer mais elle n'avait pas eu le choix. Elle soupira, observa une dernière fois la place saint Pierre écrasée de soleil, puis décida qu'elle avait bien le droit de vivre sa vie et d'aller où elle le voulait. Même si elle était une cloche.

Elle tourna le dos à la place, effectua un pas de danse et partit en chantonnant, heureuse de cette liberté gagnée. Elle se sentait libre, comme un jeune homme de dix-sept ans l'avait été avant elle. Dans sa tête de cloche, les mots d'Arthur Rimbaud chantaient :

« J'ai tendu des cordes de clocher à clocher ; des guirlandes de fenêtre à fenêtre ; des chaînes d'or d'étoile à étoile, et je danse ».